

Jean-Pierre Darré

La production de connaissance pour l'action

Arguments contre
le racisme de l'intelligence



Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris
Institut National de la Recherche Agronomique

LA PRODUCTION DE CONNAISSANCE
POUR L'ACTION

Jean-Pierre Darré

La production de connaissance pour l'action

Arguments contre
le racisme de l'intelligence

Publié avec le concours du
Centre national de la Recherche Scientifique
Programme Environnement

Éditions de la maison des sciences de l'homme, Paris
Institut National de la Recherche Agronomique

Du même auteur

La parole et la technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois. L'Harmattan, Paris, 1985 (avec le concours du CNRS).

Pairs et experts dans l'agriculture. Dialogues et production de connaissance pour l'action (sous la direction de J.-P. Darré). Technologie, Idéologie, Pratiques. Erès, Ramonville, 1994.

L'invention des pratiques dans l'agriculture. Karthala, Paris, 1996 (avec le concours du CNRS).

Première de couverture

Photographie : Plan de développement durable

© Jean-Pierre Favreau/ANDA/Ministère de l'Agriculture

ISBN 2-7380-0876-3 (INRA)

2-7351-0847-3 (MSH)

Copyright 1999

Fondation Maison des sciences de l'homme, Paris
Institut National de la Recherche Agronomique, Paris
Imprimé en France

*à Michèle, ma compagne
et à mes fils, Vincent et Yann*

*Il me semble important de porter l'analyse
sur les formes du racisme qui sont sans doute
les plus subtiles, les plus méconnaissables, donc les plus
rarement dénoncées. Je pense au racisme de l'intelligence :
ce qui fait que les dominants se sentent justifiés d'exister
comme dominants, qu'ils se sentent d'une essence supérieure.*
Pierre BOURDIEU

*L'intelligence en France est d'autant
plus forte qu'elle est exceptionnelle.*
Philippe SOLLERS
« La France moisie »
Le Monde du 28.01.1999

Sommaire

Introduction	13
--------------	----

Section 1

L'inégalité du droit d'être intelligent : la position du problème et ses antécédents

I

Les intelligents et les exclus de l'intelligence

1. Ceux qui savent et ceux qui font	27
Le Grand Magic Savoir, <i>J.-P. Darré</i>	33
2. Le racisme de l'intelligence	39
3. L'agriculteur saisi par la modernité et le sociologue piégé par son objet	49
Du paysan au nouvel agriculteur, <i>J.-P. Darré</i>	57
4. De la mécanique à l'économique : le rêve d'être un autre	63
L'économique, langue de bois de l'agriculture, <i>J.-P. Darré</i>	69

II

La connaissance, entre les sentiments et l'anesthésie

5. Les raisons du cœur et la connaissance	75
6. De l'anesthésie épistémologique et de ses usages	87

Section 2

La production sociale de la connaissance pour agir : conditions et moyens de description

I

Orientations sociologiques : de la loi au sens

7. Qu'est-ce que « comprendre » en sociologie ?	103
Ici commence le travail de la sociologie, <i>Max Weber</i>	111

8. La sociologie de la connaissance	117
La construction sociale de la réalité, <i>P. Berger et T. Luckmann</i>	119
9. Critique de la vision concentrique de la société	121
Le mythe de l'opposition individu/société, <i>N. Elias</i>	123
La notion de configuration, <i>N. Elias</i>	127

II

Préalables épistémologiques : les points de vue et la raison

10. La réalité et le point de vue	131
Il n'y a pas de point de vue de Dieu, <i>H. Putnam</i>	137
La question du point de vue, <i>L.J. Prieto</i>	139
11. Le problème de la confrontation des formes de connaissance	141
Contre la thèse de l'incommensurabilité, <i>H. Putnam</i>	142
Les possibilités de constituer des « objets communs », <i>A. Schutz</i>	143
12. Raison pratique, raison scientifique, rationalité	147
De la démonstration à l'argumentation, <i>C. Perelman</i>	151
Pourquoi les règles de la rationalité scientifique ne peuvent-elles pas être appliquées aux conduites de la vie quotidienne ? <i>H. Garfinkel</i> , résumé <i>A. Schutz</i>	154
Des règles d'action au sens des conduites, <i>P. Bourdieu</i>	158

III

La production sociale de connaissance

13. Le processus et le produit, l'individuel et le social	163
La pensée, à la fois processus psychologique et produit culturel, <i>C. Geertz</i>	172
14. La construction du sens des mots et des choses	175
Les mots vivent de la lutte sur leur sens, <i>M. Bakhtine</i>	178
Du signe au discours, du sémiotique au sémantique, <i>E. Benveniste</i>	180
La langue produit du sens, par la façon dont les groupes sociaux se l'approprient, <i>E. Benveniste</i>	181
Le processus de convergence, <i>E. Rogers et D.L. Kincaid</i>	182
15. Le rôle des individus et les inégalités	187
Des intellectuels dans les sociétés sans écriture, <i>J. Goody</i>	189
L'orateur et l'auditoire, <i>C. Perelman</i>	190

IV

Les moyens de description : normes, réseaux,
localisation, et multi-appartenances

16. La production des normes et les conditions de son étude	195
Les normes, la conscience des normes et le changement, <i>M. Bakhtine</i>	208
La parole quotidienne, source de transformation des idéologies officielles, <i>M. Bakhtine</i>	211
17. Appartenances, multi-appartenances et réseaux	215
La connaissance du réseau d'interdépendances du sujet, condition de la compréhension, <i>N. Elias</i>	217
La multiappartenance et la construction des identités individuelles, <i>G. Simmel</i>	219
18. Groupes, coopération et hétérogénéité	221
Les réseaux et la nécessité de définir l'entité sociale, <i>J.C. Mitchell</i>	223
Le « groupe ouvrier homogène », producteur de connaissance, <i>I. Oddone</i>	226
Échanges d'idées et groupes co-actifs, <i>M. Maget</i>	227
Le traitement des inégalités au sein du groupe, <i>G. Simmel</i>	228
Références bibliographiques	231
Index des thèmes	237
Index des auteurs cités	241

Introduction

*Ah, si j'étais riche, moi aussi
je serais intelligent !*
(un agriculteur de Haute-Garonne, 1965)

Le travail de la recherche en sciences de la société, comme celui de n'importe quelle sorte de science, consiste à la fois à décrire et à améliorer les moyens de description. La part relative de ces activités varie selon les chercheurs. Certains s'occupent surtout de produire des descriptions, des peintures sociologiques de tels ou tels aspects de nos sociétés ou de sociétés exotiques, utilisant les moyens proposés par l'état actuel de leur discipline, et quelquefois aussi par le sens commun de leur époque. Pour d'autres, c'est l'amélioration des moyens de description, et principalement des concepts et des agencements, qui constitue leur but central. Les descriptions de phénomènes ou de situations ont alors pour fonction d'éprouver les concepts, de les affiner, d'illustrer ce qu'ils apportent de neuf au regard d'autres moyens, de fournir des illustrations ou des tests de la pertinence de moyens, et de leur valeur descriptive ou explicative supérieure. Par exemple, la relation individu/société de N. Elias – ce sont les milieux sociaux qui produisent les individualités – montre l'inanité des images communes de la société faisant obstacle à l'épanouissement de personnalités profondes venues d'on ne sait où ; la « variation linguistique » de W. Labov et des sociolinguistes apporte des moyens de compréhension de phénomènes linguistiques et sociaux qui manquent aux thèses basées sur la conception de structures ou systèmes linguistiques.

Mais à qui ces diverses sortes de travaux s'adressent-ils, qui peuvent-ils intéresser, à qui peuvent-ils être utiles ?

On a longtemps cru que les travaux des ethnologues avaient pour seule utilité de nous faire connaître des populations lointaines, comme aujourd'hui ils peuvent aussi permettre aux gens qui lisent des livres de connaître la vie de ceux qui n'en lisent pas. Au-delà de ces missions de pourvoyeurs de *curiosa*, Durkheim donnait pour fonction au sociologue d'éclairer les dirigeants politiques, ambition qui n'a pas disparu de la sociologie. Cependant, alors que les ouvrages descriptifs occupent, dans la part des sciences sociales, le devant de la scène éditoriale, les uns plus documentaires, au sens

de film documentaire, d'autres plus savants, plus politiques, d'autres se faisant leur part de marché dans le ton philosophico-prophétique, s'affirme la place de travaux dont le but est, non plus tant de décrire, que de proposer des moyens d'analyse, utiles pour l'action quotidienne et pas seulement pour alimenter les débats dans la communauté des sciences sociales. Cette orientation, qui concerne à la fois la recherche et la communication scientifique avec les non-spécialistes implique une double inflexion. Il s'agit en premier lieu de substituer l'offre de moyens d'analyse des situations à celle de descriptions où les concepts descriptifs sont considérés comme allant de soi ou imposés par des artifices rhétoriques. En second lieu il s'agit de proposer des moyens conceptuels d'analyse à l'échelle de l'activité quotidienne des gens ordinaires, de telle façon que ces moyens apportent réellement, dans la vie quotidienne, des ressources pour s'y retrouver et savoir quoi faire. Enfin, le but est aussi de situer ces moyens dans le champ des connaissances en sciences sociales, de faire voir à quoi ils se rattachent et à quoi il s'opposent, au lieu de les imposer, comme le font par exemple les marchands de modes managériales.

C'est dans cette voie que se place cet ouvrage, à propos de *la connaissance pour l'action*, de ses conditions de production. Il le fait en s'appuyant beaucoup sur des observations en milieu agricole. En effet, si j'ai eu à réaliser maintes études dans des administrations, auprès de travailleurs sociaux, de formateurs et si j'ai souvent collaboré avec des chercheurs en sociologie du travail ou de l'éducation, mon principal terrain est constitué par l'agriculture et, plus précisément, le travail et les techniques agricoles.

L'agriculture, pour beaucoup de nos contemporains, apparaît comme un secteur ou un milieu dépassés et qui ne commencent à être intéressants qu'au stade des industries agro-alimentaires. Cette perception commune est peut-être associée à la baisse démographique du secteur ou à certaines constructions peu flatteuses du personnage de l'agriculteur (voir chapitres 3 et 4). Pourtant l'agriculture, les formes techniques du travail agricole constituent un terrain privilégié pour une anthropologie de l'intelligence, de la connaissance, et des activités techniques. Cela est dû en particulier au rythme rapide et à la visibilité à la fois des changements techniques et de leurs relations avec les formes des systèmes sociaux. Cet ouvrage ne s'adresse donc pas seulement à des spécialistes de l'agriculture. Il s'adresse avant tout à ceux qui ont quelque chose à faire avec l'action quotidienne, et pas seulement dans les relations sociales mais aussi dans les relations avec les choses, les activités techniques, professionnelles. Cela implique que, comme je l'ai appris en particulier en travaillant avec des chercheurs, agronomes ou zootechniciens et avec des agents de développement agricole, si je me soucie de savoir comment les rapports au savoir reproduisent ou modifient les formes sociales, je n'oublie pas qu'au bout du compte, les mouvements sociaux de

la connaissance modifient les pratiques matérielles, et que cela n'est pas sans influence sur ces mouvements sociaux.

Pour le dire en d'autres termes, les savoirs ou connaissances, les arguments pour les défendre et les illustrer ont une *double appartenance*, font partie de deux univers : l'univers de la connaissance, et l'univers des relations sociales. Cela signifie que les sujets, chercheurs, ingénieurs, ouvriers ou paysans les appréhendent toujours sous ces deux aspects, et savent que les jeux, entre savoirs et positions sociales, se gagnent et se perdent en jouant sur les deux tableaux, en glissant de l'un à l'autre, de la raison au prestige, de la légitimité à l'efficacité pratique, de la vraisemblance pratique à la fonction sociale. Cette reconnaissance de la double valeur et de la double fonction des connaissances et l'affirmation de la nécessité de maintenir les deux faces dans le champ de la recherche sont centrales dans la définition de mon projet qui est de comprendre comment des formes sociales et une pensée technique produisent ou reproduisent de la pensée technique, et non de savoir comment des formes sociales produisent ou reproduisent des formes sociales, à propos de la « transmission » de connaissances.

J'ai écrit « transmission » avec des guillemets. C'est une façon d'indiquer ma distance à l'égard de ce terme. Pour les scientifiques, les gens n'ont qu'à faire ce qu'on leur dit de faire, et ils seront plus heureux – s'il s'agit d'agriculture – ou bien la production sera améliorée – s'il s'agit de l'industrie –, et dans les deux cas quelqu'un sera plus riche. A quoi les défenseurs inconditionnels des paysans des pays pauvres (ou d'ici) répondent qu'ils ont bien raison de ne pas faire ce que vous leur dites de faire et de s'en tenir à leurs savoirs traditionnels. Dans les deux cas la connaissance est vue comme une chose matérielle, une marchandise, qu'on prend ou qu'on refuse, qu'on a déjà ou qu'on risque de perdre. Cela se « transmet » comme un héritage, ou se « partage » comme une tarté, et l'on peut la stocker, la répandre, la distribuer de façon avisée, afin de conserver et reproduire les inégalités entre ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas, tout en l'exhibant suffisamment pour qu'elle garde sa valeur aux yeux de tous.

Bien entendu, si au lieu d'imaginer la connaissance comme des paquets qui se transportent d'un lieu à un autre, on regardait à l'intérieur, on verrait bien que la connaissance mise en œuvre par l'agriculteur n'est pas la même que celle qui est sortie du laboratoire : ce n'est pas une partie de la connaissance savante, ni une forme dégradée de cette connaissance, c'est une autre connaissance. Cela a à voir, c'est fait avec, mais avec d'autres matériaux aussi. Dans tous les cas, dans toutes les situations de travail, les prétendus « exécutants des laboratoires » analysent ce qu'on leur prescrit de faire et de penser, à partir de leur expérience, qui est à la fois matérielle et conceptuelle, et qui est à la fois une expérience technique et une expérience sociale, et ils réagissent selon les marges d'initiative dont ils estiment disposer. Cette acti-

vité d'analyse, c'est l'élaboration sociale de réponses aux changements de situation, aux incitations, pressions, etc., à la fois sur le plan des idées et sur celui des activités matérielles.

Il s'agit donc de concevoir la connaissance technique comme quelque chose qui se transforme dans la société entière et pas seulement dans les laboratoires et les bureaux d'étude, et dans les groupes sociaux actuels et visibles et pas seulement à un rythme temporel apparenté à celui des changements géologiques. Cela entraîne un déplacement de l'objet de recherche. On ne s'intéresse plus à la façon dont la connaissance circule, mais à la façon dont elle se transforme, c'est-à-dire en particulier à la façon dont, au sein de groupes de pairs, ou entre praticiens et chercheurs, vulgarisateurs ou cadres, s'établit une coopération, nonobstant les conflits. On voit alors que parler de communication ou d'information ne suffit plus. Les discours de ton prophétique sur l'«ère de la communication», «l'ère de l'information» et les «cybermondes», laissent de côté le phénomène social, et pas seulement technique, central à mes yeux. Nos ancêtres, pas très lointains, voulaient avec l'école pour tous ou les universités populaires, distribuer la connaissance à tous, espérant ainsi réduire les inégalités et renforcer la république et la démocratie. Leurs idées, généreuses, courent toujours. Mais nous abordons une autre époque, où la question n'est plus le partage du savoir – proposé par ceux qui revendiquent en être les producteurs ou les détenteurs –, mais la reconnaissance, exigée par ceux qui n'en sont pas reconnus producteurs, de la part prise par tous à sa production.

Certes, cette exigence a des hauts et des bas, des moments d'effervescence où les postiers, les infirmières, les OS de chez Peugeot descendent dans la rue, et des moments de silence où cela ne s'entend que très près de la vie quotidienne du travail, dans les entreprises, les administrations ou à la campagne, et, faut-il ajouter, pas seulement auprès des supposés exécutants, mais aussi auprès de chercheurs, de cadres, de techniciens-conseil agricoles.

Certes, ce phénomène n'est pas nouveau. T. B. Bottomore, commentant à la fois le Rousseau du *Discours sur l'origine des inégalités*, qui distingue inégalités de nature et inégalités «morales ou politiques», associées à des conventions sociales, et le Marx de l'*Idéologie allemande* qui distingue la position «de classe» d'un individu d'une part, et de l'autre sa personnalité et ses capacités par suite, en particulier, de la division du travail conception/exécution, Bottomore, donc, souligne que les sociétés capitalistes industrielles sont marquées à la fois par l'accélération croissante de l'écart entre ce qu'un individu est capable de faire et ce qu'il est condamné à faire, et par la conscience grandissante de cet écart (Bottomore 1982, p. 130-135).

Ce qui est nouveau, c'est la force de la présence du phénomène et son extension. Dans tous les domaines de la vie sociale, la politique, les relations entre hommes et femmes ou entre générations, comme dans le travail, le par-

tage de la société en deux parties, dont l'une a pour mission reconnue de penser pour l'autre, partage multiple, entrecroisé, partout répété, à toutes les échelles, ce partage est mis en cause, son évidence contestée.

Cette situation rend plus aiguë et plus actuelle que jamais l'exigence, pour les chercheurs en sciences sociales, de se donner des moyens de description de ces phénomènes autres que ceux qui reproduisent naïvement l'ordre établi du partage, qui les naturalisent en les décrivant comme des choses allant de soi. Une telle démarche commence nécessairement par le repérage des différentes formes de ces phénomènes, dans le fonctionnement social, par *leur mise en évidence* – c'est-à-dire par la dénonciation des fausses évidences qui les justifient ou les masquent –. Dans un premier temps au moins cette dénonciation ne va pas sans l'expression de l'indignation, contre l'injustice, le mépris, les humiliations subies, la morgue.

Dans *Tristes tropiques*, Claude Levi-Strauss écrit que « pour atteindre le réel, il faut d'abord répudier le vécu, quitte à le réintégrer par la suite dans une synthèse objective dépouillée de toute sentimentalité ». Ce qu'il justifie en particulier en soulignant que « la mission dévolue à la philosophie (ou aux sciences sociales, J.P.D.) est de comprendre l'être par rapport à lui-même et non par rapport à moi » (Levi-Strauss 1955, p. 50). Je ne pense pas qu'il faille « répudier » le vécu, et la lecture de *Tristes tropiques*, par exemple, suffirait à me convaincre que Levi-Strauss lui-même n'a pas suivi ce programme. Mais il est sûr en tout cas qu'il faut le dépasser, le décanter, pour le faire passer du sentimental au rationnel, pour retrouver les raisons sous les sentiments, pour que cela devienne des moyen de *comprendre* – au sens weberien, c'est-à-dire de façon rationnelle, communicable et ainsi utile pour d'autres – de quoi tout cela est fait et comment cela se perpétue.

Les questions que je me suis posées n'étaient pas à l'origine des questions de sociologue. Les questions de sociologue sont venues les prolonger : la connaissance sociologique ou anthropologique est le moyen dont je dispose pour traiter des questions de citoyen. Ce sont ces questions de sociologie ou de socio-anthropologie qui organisent cet ouvrage. Mais j'espère ne jamais laisser oublier, au cours des pages, les questions qui se trouvent en amont de la recherche sociologique.

Organisation de l'ouvrage

L'objet, à savoir le partage de l'intelligence et de la production de connaissance dans la société, est donc abordé sous deux angles qui organisent l'ouvrage en deux « sections ». Dans la première section, cet objet est abordé sous l'angle des obstacles à sa reconnaissance dans la société : quelles sont les formes sous lesquelles se manifestent et se perpétuent les *évidences* qui,

au-delà même des intérêts ou des stratégies, fondent la méconnaissance ? Cette section est consacrée au repérage et à la description de ces phénomènes. Je fais appel, dans cette section, à des analyses et à des travaux de terrain que j'avais réalisés antérieurement, dans les années 1960-70. Ils permettent de faire apparaître, à la fois la pérennité ou certains changements relatifs au « racisme de l'intelligence », et les évolutions dans certains secteurs des sciences sociales, qui permettent d'avancer dans la voie d'une anthropologie de l'intelligence.

La deuxième section vise à construire un ensemble de *moyens de description* qui permettent d'aller au-delà du constat qu'il y a une relation entre les formes des relations sociales d'un côté et les formes de la connaissance pour l'action de l'autre, entre ces formes et les processus de production de la connaissance pour l'action. Il s'agit, en d'autres termes, de construire un ensemble de positions théoriques qui définisse le cadre de ces moyens de description et qui en définisse les conditions de possibilité au regard des conceptions relatives, à la fois, à la connaissance et à l'organisation de la société, et aux relations entre les individus et leur environnement social.

Mes recherches reposent sur des travaux de terrain, mais les recherches empiriques sont elles-mêmes conduites par des choix théoriques, c'est-à-dire en particulier par l'appel aux contributions d'auteurs, par la recherche dans la littérature de réponses à des questions nées d'observations empiriques. C'est la raison pour laquelle la deuxième section a la forme de dialogues avec différents auteurs.

Première section

Cette première section comporte deux parties. La première est consacrée aux formes de la division de la société selon les critères de la connaissance et de l'intelligence, et la seconde à situer le chemin de l'anthropologie de la connaissance entre les sentiments, le réalisme et le relativisme. Cette partie s'ouvre sur une critique, développée dans le chapitre 1^{er}, de la division du travail conception/exécution et, plus précisément sur la dénonciation des thèmes de sens commun, éventuellement travestis en thèses scientifiques qui, à gauche comme à droite dans le paysage social, justifient le partage de la société en deux parties, dont l'une pense pour l'autre. Cette dénonciation s'appuie en particulier sur la reprise d'un article publié en 1977 qui permet de situer une première étape de l'ouverture vers une socio-anthropologie de la connaissance et de l'intelligence, ouverte par la rupture avec l'économisme et l'introduction de diverses formes de domination. Cette ouverture a exigé aussi, comme le souligne le commentaire critique, la rupture avec des formes larvées de populisme.